

LA BONNE PAROLE

Sommaire

OCTOBRE 1922

Entre nous

Nos raisons d'agir, M.-J. Gérin-Lajoie

Rapports du congrès d'avril 1921

Le Journalisme, carrière féminine, Yvonne Charette

Chronique des oeuvres

Livres à lire, M.-J. G.-L.

Les conditions morales de l'usine, M.-C. Daveluy

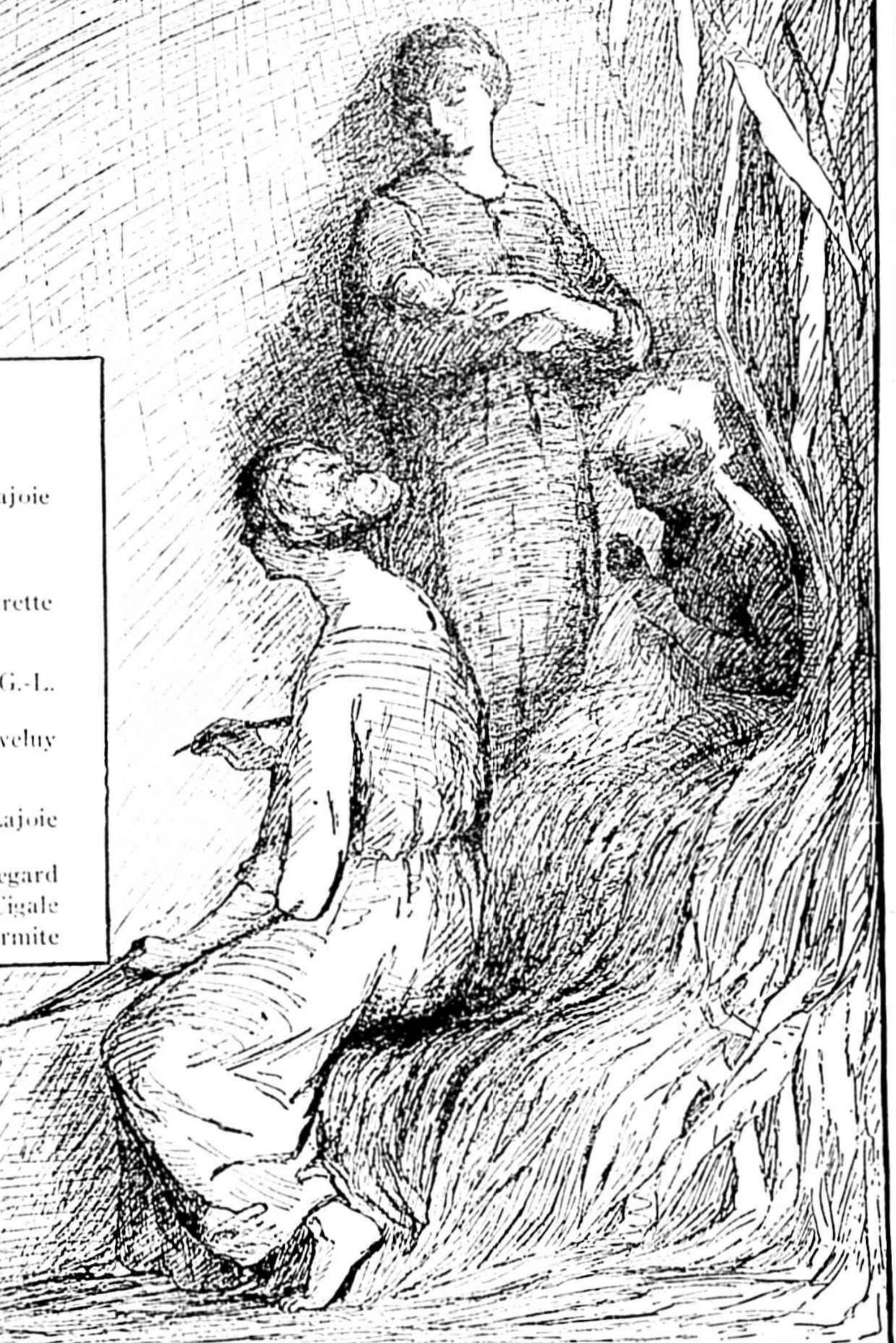
Pour le Foyer

Causerie médicale, Dr Léon Gérin-Lajoie

Petites filles de la mer, Blanche Lamontagne-Beauregard

Jardins d'hiver, La Cigale

La petite modiste, Pierre L'Érmitte



LA BONNE PAROLE

REVUE MENSUELLE

Ce qu'elle est:

- un **LIEN** qui sert à unir d'esprit et de cœur les Canadiennes-françaises;
- un **FOYER** d'où rayonne sur tous les domaines de l'activité féminine lumière et chaleur;
- un **CENTRE** où se rencontrent les bonnes volontés désireuses de se dévouer avec plus d'efficacité aux œuvres nationales;
- un **MOYEN** de propagande pour la diffusion des principes catholiques d'action sociale;
- un **ORGANE** indispensable à l'œuvre de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, d'abord auprès des diverses associations qui la composent et des comités par lesquels elle agit; puis auprès des œuvres nationales étrangères qui font comme nous partie de l'Union Internationale des Ligues Catholiques féminines.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis..... \$1.00 par an.
Union postale..... \$1.30 par an.

Un *escompte* de 50% est accordé aux membres des associations professionnelles, des Fédérations paroissiales et des communautés religieuses.

Tous les abonnements sont payables à l'avance en janvier et doivent être envoyés au

Secrétariat de la F. N. St-J.-B.

Chambre 3, Monument National.

Boul. St-Laurent, Montréal.

Heures de Bureau: 2 h. p. m. à 6 h. p. m. Tél. Plateau 3303

TOUTE PERSONNE

peut concourir à l'œuvre de la
"Bonne Parole:"

1. En s'y abonnant;
2. En lui procurant de nouveaux abonnés;
3. En la faisant lire;
4. En lui apportant une collaboration littéraire;
5. En sollicitant des annonces à son intention.

La Fédération Nationale St-Jean-Baptiste

Fut fondée en 1907 et incorporée en 1912 pour grouper toutes les associations féminines canadiennes-françaises catholiques en vue d'une action commune dans les questions d'intérêt général.

Aumônier: Sa Grandeur Monseigneur Bruchési

Présidentes d'honneur: Lady Gouin
M^{me} L.-F. Béique

Bureau de direction: prés.: Mme H. Gérin-Lajoie; vice-prés.: Mme T. Bruneau; Sec.: Mlles G. LeMoine, J. Baril; Trésorières: Mlles M.-R. Boulais, S. Renaud; Membres: Mmes Ed. Brossard, D.-N. Germain, A. Audet, J. Angers, Mlles M.-J. Gérin-Lajoie, M. Auclair, G. Boissonnault, G. R. des Isles, H. Lefebvre.

SOCIÉTÉS FÉDÉRÉES

Les dames patronnesses des œuvres suivantes:

Inst. des Sourdes-Muettes
Crèche de la Miséricorde
Hôpital Notre-Dame
Hôpital Ste-Justine

Fédérations paroissiales de:

Ste-Philomène de Rosemont
St-J.-Baptiste de la Salle

Saint-Arsène
Immaculée Conception
T. S. Nom de Jésus,
Saint-Vincent-de-Paul

Saint-Henri
La Nativité d'Hochelaga
Maisonneuve

Saint-Pierre
L'Enfant-Jésus.
Sacré-Cœur
Sainte-Hélène

Chaque œuvre par son affiliation à la Fédération, fortifie et étend son influence particulière.

Sainte-Clotilde
N.-D. du Perpétuel Secours,
Ville Emard.

Saint-Stanislas de Kostka

Le Foyer
Les écoles ménagères
Cercle d'études N.-Dame

" des Fermières de la province de Québec

La Fédération des Cercles d'Etudes des Canadiennes françaises.

La Fédération des Femmes canadiennes-françaises, Ottawa.
Cercle Marie-Louise, Woonsocket, R.-I., États-Unis.

Association des:
Institutrices catholiques
emp. de manufacture
emp. de magasins
emp. de bureau
femmes d'affaires

L'Assistance maternelle

PRINCIPALES ŒUVRES ACCOMPLIES PAR LA FÉDÉRATION ET SES FILIALES.

Fondation des Associations professionnelles

Fondation des Fédérations paroissiales

Etablissement de Caisse de Secours

Etablissement de Cours d'Enseignement Ménager

Comité de lutte contre l'alcoolisme

Amendements à la loi des licences

Législation en faveur des Institutrices et des employées de bureau

Comité des questions domestique

Comité de lutte contre la mortalité infantile

Fondation de "Gouttes de Lait"

Participation aux expositions pour le bien-être de l'enfance

Comité de lingerie d'autel et décoration d'église lors du Congrès Eucharistique

Pèlerinage à Lourdes et à Rome

Affiliation à l'Union Internationale des Ligues catholiques féminines

Fondation de la Bonne Parole

Comité du "Denier National"

Comité des questions civiques

Comité de la Croix Rouge

Comité du Fonds Patriotique

Comité de l'Assistance par le travail

Comité permanent d'étude.

N. B. — On peut devenir membre de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste en s'inscrivant à son secrétariat: Ch. 3, Monument National.

ENTRE NOUS

NOS RAISONS D'AGIR.

Nous aimions à répéter naguère les paroles que Pie X adressait aux membres de la Ligue Patriotique des Françaises: "Dites-bien à toutes les ligueuses combien le Pape leur recommande l'action sociale."

Aujourd'hui, c'est à toutes les ligues d'action sociale féminines, c'est à nous-mêmes, à notre Fédération Nationale St-Jean-Baptiste que Pie XI répète le mot de Pie X en l'amplifiant de toutes les perspectives d'apostolat qu'ouvre aux femmes chrétiennes l'expérience des dix dernières années écoulées.

Le texte intégral de cette importante allocution du Souverain Pontife nous sera lu à la prochaine réunion de la Fédération qui aura lieu le 29 octobre à la salle Saint-Sulpice.

Ceux qui ont toujours su voir dans l'oeuvre sociale une forme de la charité n'en seront pas étonnés. L'Eglise, de tous temps, n'a-t-elle pas sanctionné, à mesure qu'elles apparaissaient, les généreuses initiatives de ses enfants?

Ceux qui, dans l'oeuvre sociale, reconnaissent l'instrument capable de rétablir un peu plus de justice dans le monde, y applaudiront aussi. Nous avons vu l'Eglise proclamer le droit de l'ouvrier à réclamer tout ce qui assure sa dignité d'homme, de père de famille et de chrétien. C'est la même voix qui redevient en ton plus discret, à cause de la complexité même des problèmes qui s'y rattachent, le droit, disons plus, le devoir, qui incombe à la femme de sauvegarder ou de conquérir en fait ce que la religion chrétienne lui a acquis de dignité personnelle, de valeur sociale, de liberté pour le bien.

Jusqu'à présent, sans doute, orphelinats, hôpitaux, hospices et oeuvres secourables de toutes sortes ont ouvert leurs portes à toutes les misères. Mais il ne suffit plus de soulager quand on a les moyens de prévenir le mal; d'adoucir ou de le pallier quand on peut le guérir.

L'oeuvre sociale ne se contente pas de constater une souffrance et d'y accourir. Elle en recherche la cause. Elle préconise l'enquête et l'étude préalable. Elle multiplie les cercles d'études, les groupements où l'on apprend à observer les faits sociaux.

A la source de l'indigence, elle aperçoit l'incurie de la mère de famille, l'intempérance du père, les vices de notre organisation économique.

Dès lors, l'oeuvre sociale se fait éducatrice. Elle réclame la diffusion de toutes les notions qui vont à nous faire mieux comprendre notre rôle dans la famille, dans le milieu professionnel où nous travaillons, dans la société chrétienne dont nous sommes un membre responsable. Elle réclame surtout la mise en oeuvre de tous les moyens humains et surnaturels pour atteindre la volonté vicieuse d'où procède le désordre même matériel.

Et afin d'atteindre plus sûrement son but elle vise à s'organiser puissamment afin de faire prévaloir l'ordre et les institutions sociales chrétiennes. Elle se fait entraîneuse de volontés par le moyen de ligues, de requêtes, de mouvements d'ensemble. Elle réclame en certains domaines l'inexorable main des pouvoirs publics.

L'oeuvre sociale a même le droit de revêtir le carac-

tère d'un apostolat. Parce qu'on ne peut élever le niveau moral, et par suite l'état social d'un peuple; qu'avec des arguments divins. Parce que la justice sans la charité est irréalisable en ce monde et que la seule et unique source de la charité c'est le Christ.

Voilà notre programme Mesdames. Il est vaste. Il déborde la conception trop étroite et trop formaliste que l'on se fait parfois de la charité.

L'oeuvre sociale s'ajoute à l'oeuvre de charité pour rendre le secours matériel plus efficace; elle s'ajoute à l'oeuvre d'instruction pour l'adapter aux exigences vitales du milieu où elle se donne; elle s'ajoute même à l'oeuvre d'apostolat proprement dite pour lui préparer en quelque sorte un terrain plus en état de recevoir la divine semence.

Nous toutes qui sommes membres de la Fédération et directrices de ses comités ou de ses oeuvres affiliées, soyons fières de l'encouragement qui vient de nous être donné et songeons aux responsabilités très grandes qu'il nous confère.

On ne fait pas de l'action sociale vraiment fructueuse sans effort et sans don de soi. Elle exige plus que toute oeuvre, une sérieuse formation, un travail méthodique et persévérant, un désintéressement à toute épreuve.

Recourons aux moyens qui nous sont offerts d'acquiescer et de faire valoir cette formation. Notre Fédération Nationale nous en propose plusieurs. Ses réunions mensuelles de comités, de fédérations paroissiales, d'associations professionnelles sont non seulement des centres d'action, mais aussi d'éducation.

Le cercle des questions économiques l'est plus encore.

Outre les réunions spéciales, n'avons-nous pas ce foyer permanent de conseil et de renseignement, le secrétariat? Il s'ouvrira désormais l'après-midi, de 2 à 6 heures tous les jours, excepté le samedi où il ne s'ouvrira que jusqu'à 5 heures. On y trouvera à portée de tous quantités de revues féminines et sociales du Canada et de l'étranger.

Puis, faut-il signaler à l'attention de nos lectrices l'organe même de l'oeuvre? Oui, assurément, pour que se rendant compte du rôle que l'on doit en attendre, elles s'en fassent de plus zélées propagandistes. Il n'est pas de meilleur moyen de collaborer à l'oeuvre toute entière de la Fédération.

Sachons donc, non seulement désirer faire le bien mais nous rendre apte à le faire. Ne nous contentons pas de faire nombre dans une oeuvre; soyons-en des auxiliaires éclairées, actives, dévouées. Apportons-y, non seulement l'activité momentanée que réclame parfois une organisation pressante, mais une activité soutenue, persévérante et d'autant plus méritoire. Donnons-y avec le travail des mains et l'aumône toujours nécessaire, le travail de l'esprit et l'effort intellectuel discipliné que l'on néglige trop souvent. Donnons-y l'obole de notre propre coeur.

L'Eglise vient de convier les femmes catholiques à cette nouvelle mission.

Les Canadiennes françaises sauront y répondre!

Marie-J. GERIN-LAJOIE.

LE JOURNALISME, CARRIERE FEMININE

par Mlle Yvonne Charette.

Que ce congrès, dont l'objet est en quelque sorte d'étudier l'aspect féminin de la vie active, me fournisse l'occasion de dire brièvement dans quelle mesure l'école primaire peut préparer la femme au journalisme; que l'on ait songé, mesdames, à considérer ce point de vue bien particulier du rôle possible de la femme dans la vie économique, n'est-ce pas une indication de l'importance que l'on attache à la profession du journalisme, peu connue de nous toutes, il y a quelques années, mais devenue tout à coup une voie dans laquelle il ne paraît plus ni étonnant ni téméraire qu'une femme veuille s'engager?

Je ne songe pas à diminuer cette importance, ni à grossir les difficultés réelles ou imaginaires dont la crainte pourrait vous éloigner des salles de rédaction de nos journaux. Dans tous les champs d'action où les femmes ont récemment apporté la collaboration de leur bonne volonté souvent appuyée d'une solide culture intellectuelle, qui est la meilleure préparation générale à toutes sortes de travaux, des obstacles se sont érigés qui furent la salutaire épreuve où les vocations trouvèrent leur voie. Partout l'énergie féminine abattit les barrières que dressaient, au dehors, la routine des affaires, surprise et un peu gênée par le rôle que s'y créait l'activité féminine et eut raison des objections que suscitait, au dedans, la timidité fort compréhensible de celles qui s'aventuraient dans un domaine jusque-là inexploré.

Relater les phases successives de cette lutte serait peut-être intéressant, mais je ne puis m'arrêter à dire ce qu'il a fallu de ténacité aux femmes pour triompher des préjugés de quelques esprits réactionnaires: le bon sens et la persévérance ont remporté sur des habitudes solidement enracinées dans les moeurs ce que j'ose appeler une victoire. Ses conséquences bien plus que sa genèse peuvent nous intéresser.

Elles sont de prime abord assez évidentes. Il suffit de regarder autour de nous pour constater que la collaboration féminine s'exerce maintenant dans toutes les catégories du travail manuel ou intellectuel. Son utilité s'est d'ailleurs si bien manifestée que l'on ne songe plus à s'en passer et que l'esprit de notre siècle accepte comme une évolution naturelle ce qui a pu paraître autrefois un revirement des moeurs.

Avant de décider que l'ancien état de choses était préférable au présent ne faut-il pas nous pénétrer de ce que j'appellerai une vérité primordiale! Cette vérité c'est que la nécessité, que l'on place au-dessus des lois, a été le plus puissant instrument de cette sorte de révolution. Ce n'est pas le goût de nouveaux tournois qui a porté la femme à transporter son activité au delà des bornes qui lui paraissaient définitivement fixées. Acculée le plus souvent à l'obligation inéluctable de gagner son pain quotidien elle ne pouvait trouver d'autre alternative que celle d'offrir, contre un salaire devenu nécessaire à sa subsistance, le travail de son cerveau ou de ses mains. Cette nécessité n'a point cessé de se généraliser et c'est à cause d'elle que s'est accru le nombre de celles qui partagent avec les hommes les tâches quotidiennes de la vie.

N'était-il pas inévitable qu'une telle révolution dans le domaine économique dut s'accompagner d'une analogue évolution des esprits? Il s'est produit en effet un phénomène qui a été diversement qualifié, que l'on a surtout envisagé comme une regrettable émancipation, développée, pensa-t-on, au détriment de l'harmonie fa-

miliale. Ce nouvel état des esprits est le cachet visible de notre époque et c'est l'une de ses caractéristiques que cette tendance qui entraîne un nombre grandissant de femmes à porter leur activité hors du cadre apparemment restreint du foyer et de la famille.

Ce cadre elles l'ont agrandi au point que nous trouvons aujourd'hui des travailleuses dans toutes les industries, dans tous les bureaux et même dans les journaux. A certains travaux manuels, les femmes se préparent par l'habituel apprentissage, après lequel elles sont en possession d'une expérience qui améliore leur condition matérielle; à d'autres occupations elles s'initient graduellement à mesure qu'elles se familiarisent avec la routine quotidienne; vers certaines besognes enfin, elles se dirigent avec le minime bagage de leur instruction primaire ou supérieure, avec le seul apport de leur bonne volonté et de leur initiative. Aucune préparation technique directe ne leur favorise l'accès de ces tâches particulières mais elles y sont poussées par leur goût et peut-être par l'espoir d'y accomplir exactement le travail pour lequel elles se sentent des aptitudes encore mal définies. Le journalisme peut être classé parmi ces besognes.

Je pense qu'il doit être considéré comme une profession puisque toute l'activité qu'il comporte ressort du cerveau. Pour cette même raison il est possible que les femmes, aussi bien que les hommes, puissent l'exercer avec succès. Il s'agit pour le moment de dire dans quelle mesure l'enseignement reçu à l'école primaire prépare les femmes à devenir des journalistes.

Avant de donner une réponse satisfaisante il convient de bien comprendre le sens du mot journalisme. Etre journaliste ce n'est pas écrire de temps en temps, dans la paix du chez soi, des chroniques ou des nouvelles qui sont ensuite publiées dans les journaux; ce n'est pas non plus collaborer aux revues hebdomadaires et mensuelles et j'ajouterai même que cette collaboration n'est qu'une mince préparation technique au travail qui s'accomplit dans les journaux. Le journalisme c'est surtout la rédaction quotidienne de faits-divers et de commentaires se rapportant aux événements qui se succèdent avec les jours. Cette rédaction ne peut guère être faite selon les règles établies que par des rédacteurs régulièrement attachés au journal, qui s'y rendent tous les jours, qui s'y plient à la discipline de la maison et qui se sont ainsi familiarisés avec les diverses opérations qui se succèdent et s'enchaînent pour la facture d'un quotidien. L'une de ces opérations s'appelle la rédaction, et à celle-là on peut dire que l'école primaire donne une lointaine préparation. Rédiger un article quelconque de journal exige une parfaite connaissance de la langue dans laquelle on écrit. Cette connaissance s'acquiert longuement par des études qui débutent à l'école primaire et qui se continuent ensuite pendant plusieurs années. On découvre ainsi l'unique lien qui semble rattacher l'enseignement primaire à la profession du journalisme et ce lien c'est la grammaire, cet art si difficile de parler et d'écrire correctement.

Cependant, je manque évidemment de générosité envers le programme bien rempli de l'enseignement primaire en disant qu'un unique lien le rattache à la formation "journalistique". Il suffit de nous rappeler tout ce que nous avons appris dans les premières années de nos études pour comprendre que les connaissances que nous y avons acquises, de même qu'elles préparent les jeunes élèves à diverses spécialisations ultérieures, les mettent également en mesure de s'assimiler assez facilement les données techniques qui attendent les novices à la porte

des salles de rédaction des journaux. C'est ce que j'appelle une formation indirecte et je ne pense pas que l'on puisse en justice exiger davantage de l'école primaire, organisée dans un but étranger au journalisme, qui n'a d'ailleurs jamais été considéré comme un débouché naturel pour les élèves de nos couvents ou les étudiantes de l'École d'enseignement supérieur.

Je ne pense pas qu'il soit dans le cadre d'une courte causerie d'indiquer par quelles réformes l'on pourrait faire de l'enseignement primaire une formation presque immédiate au travail qui s'accomplit dans un journal. Cette question tombe bien nettement dans le domaine du Conseil d'Instruction publique, qui sera excusable de ne point faire porter ses recherches dans ce sens tant que les femmes journalistes seront aussi peu nombreuses qu'à l'heure actuelle. Il est toutefois naturel de se demander si le seul enseignement primaire donne la formation intellectuelle ordinairement exigée des journalistes.

A cette question l'on peut, il me semble, répondre négativement, en s'appuyant sur l'expérience. Celle-ci révèle clairement que les meilleurs journalistes sont ceux qui ont une solide formation classique; elle enseigne de plus que l'absence de cette formation crée une démarcation assez nette entre les journalistes. Hommes ou femmes, les premiers atteindront à une perfection qui restera inaccessible aux seconds. Ces derniers pourront être d'excellents reporters et connaître parfaitement la routine du métier, mais leur travail, le fond et la forme de leurs écrits révéleront toujours l'absence de l'équilibre intellectuel et moral qui est le premier et le plus évident cachet de l'instruction supérieure.

Les journalistes sont appelés à traiter les questions les plus diverses. Leur besogne quotidienne les met en relation avec un nombre étonnant de personnes dont ils doivent recueillir l'opinion, sur les sujets les plus disparates, pour la communiquer ensuite au public par la voie du journal. On ne demande pas d'un chroniqueur qu'il soit savant ni solidement documenté sur toutes les questions courantes, mais on exige de lui un jugement bien développé et une facilité d'assimilation qui constituent en quelque sorte le critère d'après lequel on fait la différence entre ceux qui sont bons journalistes et ceux qui voudraient l'être.

L'on ne fait pas subir un examen particulier à celui qui offre ses services à un journal. Le plus souvent on l'accepte après s'être assuré qu'il connaît bien les deux langues officielles de notre pays et qu'il est disposé à faire consciencieusement son noviciat. Il s'écoule cependant peu de temps avant que le chef du service des nouvelles ou le rédacteur en chef ait jugé le nouveau venu, discerné ses aptitudes particulières, découvert ses qualités et ses défauts. Quel a été le critérium sur quoi s'est appuyé un aussi rapide verdict? C'est la faculté de jugement de l'aspirant. Dès les premiers jours passés au journal cette faculté a été mise à l'épreuve. Si le nouveau journaliste a immédiatement mis en pratique les premières notions techniques, qui se résument à peu de choses; s'il a bien compris la portée et le sens des missions qu'on lui a confiées; s'il en a rapporté des renseignements exacts, complets et débarrassés d'ambiguïté; s'il a rédigé dans une langue concise et claire le fait-divers ou le commentaire que l'on attendait de lui, il est tout de suite classé dans la catégorie de ceux qui "compréhendent" et considéré comme une bonne recrue.

Comprendre ou ne pas comprendre, voilà en effet ce qui fait le plus souvent la valeur ou l'infériorité d'un journaliste. Comprendre c'est avoir pour ainsi dire le sens inné de la mission que l'on a à accomplir, c'est user d'initiative et deviner; ne pas comprendre c'est au contraire buter sans cesse sur les mêmes obstacles, dépendre uniquement des explications minutieuses cent fois répétées et ne réussir souvent qu'avec peine à écrire exactement ce qui avait été demandé.

L'enseignement primaire ne développe pas l'esprit dans la mesure qui comporte la rapidité et la clarté de vision dont je viens de parler. L'instruction supérieure paraît bien être la seule capable de porter l'intelligence et le jugement à ce point de développement.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de formation intellectuelle, mais il y a aussi la formation technique, qui est indispensable au journaliste. A celle-là ni l'enseignement primaire ni l'instruction supérieure ne préparent. Le plus brillant rhétoricien s'aperçoit, le jour où il s'assied pour la première fois dans une salle de rédaction, que toute sa science et sa culture sont subordonnées à la connaissance de certaines notions qui caractérisent la rédaction dans les journaux. Il est le plus souvent fort étonné et un peu confus que l'on soumette sa prose à des manipulations apparemment futiles. Il se familiarise cependant, au jour le jour, avec tous ces secrets de boutique et il garde de cette initiation une impression ineffaçable.

Une école de journalisme peut seule, à défaut d'un stage dans les journaux, former des journalistes complets au sens intellectuel et technique de ce mot. L'Université de Montréal vient d'en fonder une et ce n'est pas là un mince témoignage rendu à l'importance grandissante de la profession de rédacteur.

Mesdames, je ne voudrais pas terminer sans répondre à une question que vous vous êtes peut-être posée en m'écoutant. Quelle est, vous êtes vous demandé, la mission particulière de la femme dans le journalisme; quelle sorte de travail peut-elle le plus facilement accomplir dans une salle de rédaction? Si nous mettons de côté, comme cela a d'ailleurs été fait dans des journaux anglais, certaines objections d'ordre social, la réponse est facile: la femme peut en principe y faire toutes les besognes qui sont ordinairement dévolues aux hommes. Ces objections cependant ne sont pas sans importance. Pour n'en citer qu'un exemple, l'on peut se représenter la situation assez équivoque dans laquelle se trouverait une femme qui devrait faire la chronique des tribunaux criminels.

Aussi confie-t-on de préférence aux femmes des travaux vers lesquels elles se sentent naturellement portées: la chronique des choses féminines, de la mode, la rédaction des échos mondains, des colonnes spécialement destinées aux enfants, etc. Elles y trouvent un champ d'activité très vaste et susceptible d'agrandissement dans la mesure de l'initiative individuelle.

Peut-on dire que les femmes sont appelées à jouer dans le journalisme canadien un rôle aussi important que celui qu'elles tiennent, par exemple, dans les secrétariats, dans les diverses industries ou dans l'organisation et la conduite des oeuvres sociales? Cela me paraît douteux. Ce qui est certain, par contre, c'est que celles dont ce sera le goût d'embrasser cette carrière et qui y apporteront la formation nécessaire ne manqueront pas de s'y créer une situation digne de l'ambition que nous devons toutes avoir de réussir dans la carrière que nous avons choisie.

Les conditions morales de l'usine

Texte de la conférence donnée par Mlle Marie-Claire Daveluy, à la Semaine Sociale d'Ottawa, le 29 août 1922.

M. le président, Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi, dès le début de remercier M. le président des Semaines Sociales. Sa courtoise invitation me semble une consolante promesse. Ne désire-t-il pas maintenir, l'ayant établie, la plus louable coutume: celle d'entendre les femmes, en ces assises annuelles, exposer elles-mêmes leurs vues sur des sujets les touchant profondément.

Mais, si je remercie M. le président de son geste de justice, je suis un peu effrayée de son choix du moment... Je suis sûre qu'il me comprend déjà. S'exprimer solidairement n'est-il pas redouté par quiconque a le sens de la diversité des âmes, de leurs besoins, de leurs aspirations? Hélas! il est donné à peu d'entre nous d'être, ne fut-ce qu'un moment, la pensée, le cœur ou la conscience d'une multitude.

Je parlerai donc solidairement avec appréhension, je vous le dis; avec simplicité, je m'y efforcerai devant cet hommage au sérieux profond de mon sujet; avec sincérité, respectant trop mon auditoire pour ne pas faire preuve à son égard de la plus entière loyauté d'âme.

Le programme de la Semaine Sociale vous offrait ce matin même un cours intitulé "les conditions matérielles de l'usine". J'en suis heureuse. Mieux que cela, je me sens en quelque sorte allégée d'un poids assez lourd. Car si "un minimum de bien-être est requis pour pratiquer la vertu", — vous connaissez la parole souvent citée, toujours saisissante de saint Thomas, — ce "minimum de bien-être", facteur précieux de moralité, M. le docteur Palardy, dans son entretien substantiel, vous a déjà appris ce qu'il est, ce qu'il faut tenter pour l'obtenir, pour le réaliser, pour le conserver. Grâce aux propos d'un homme de science et d'expérience, doublé d'un sociologue, votre horizon quotidien s'est éclairci; il vous a semblé ouvrir dans une atmosphère où l'air s'assainissait, où le soleil de Dieu rayonnait sur les mains actives, sur les têtes courbées et vaillantes.

Vous le saviez bien, n'est-ce pas, s'il vous manquait les justes précisions fournies par le distingué conférencier, que ce "minimum de bien-être" est une des conditions essentielles du bon, honnête et fructueux labeur. Voyons, moins de soucis matériels l'accablant, l'esprit ne se dégage-t-il pas, ne gagne-t-il pas en puissance, en netteté de vision et de conception? Moins de souffrances et de privations l'affaiblissant, l'organisme humain n'évite-t-il pas l'usure prématurée, n'accroît-il pas sa vitalité, ses ressources d'énergie? L'on sourit vraiment de présenter à un auditoire averti de telles évidences. Surtout, l'on insiste pas.

Non, ce sera plutôt en supposant les misères physiques, ou d'ordre matériel quelconque, guéries ou considérablement atténuées que nous aborderons le sujet qui tient de près aux conditions matérielles de l'usine, son atmosphère morale se déterminant trop souvent par des causes extérieures. Les forces spirituelles bienfaisantes, vous le savez n'imposent leur douceur qu'à l'heure ou un peu d'harmonie se crée dans les âmes; qu'au moment ou un sage équilibre s'établit, en chacun de nous, entre l'esprit et le corps, c'est le "mens sana in corpore sano"; qu'à l'instant enfin où les puissances de désordre, refou-

lées, tenues en échec par des forces d'ordre, traînent sans vigueur des ailes lourdes et fangeuses.

Quelles seront donc, Mesdames et Messieurs, les conditions morales de l'usine? Qui les réalisera? Quel concours de bonnes volontés nécessiteront-elles? Pour mieux résoudre ces questions ne devons-nous pas nous pencher sur un mince opuscule aux pages précises, aux mots d'ordre étincelant de lumière et de sens? L'encyclique "Rerum novarum" nous offre sa doctrine de salut, prenons et lisons, Mesdames. Plus de trente années se sont écoulées depuis que des lèvres de Léon XIII se sont échappées les paroles de bonté et de vérité consignées dans ce petit livre, prenons-le, lisons-le, car seule l'Encyclique sur "la condition des ouvriers", livre à chacun de nous comme aux sociologues angoissés, le secret des pacifiantes solutions.

Quelques passages de l'Encyclique, quant à nous, Mesdames, suffiront à nos méditations anxieuses. Celui-ci, par exemple, que l'on m'a priée tout particulièrement de rappeler parce qu'il se rattache intimement au sujet que j'ai l'honneur de traiter. Voici: "Le christianisme prescrit qu'il soit tenu compte des intérêts spirituels de l'ouvrier et du bien de son âme. Aux maîtres, il revient de veiller qu'il y soit donné pleine satisfaction, que l'ouvrier ne soit point livré à la séduction et aux sollicitations corruptrices; que rien ne vienne affaiblir en lui l'esprit de famille, ni les habitudes d'économie". Me permettez-vous de joindre à ces paroles quelques lignes synthétiques admirables que l'on retrouve tout à la fin de l'Encyclique: "Puisque la religion seule, comme nous l'avons dit, dès le début, est capable de détruire le mal dans sa racine, que tous se rappellent que la première condition à réaliser, c'est la restauration des mœurs chrétiennes, sans lesquelles même les moyens suggérés par la prudence humaine comme les plus efficaces, seront peu aptes à produire de salutaires résultats."

Ceci ne résume-t-il pas tous les enseignements. Le redressement, l'adoucissement des cœurs, la fixation des esprits dans la vérité catholique qui donc, de nos jours, ne verra en eux seuls, les remèdes contre le fléchissement général des principes?

Mesdames, lorsque nous aurons répondu avec toute la conscience possible aux questions posées plus haut concernant l'usine, nous les poserons de nouveau au sujet du magasin et du bureau. Nous atteindrons ainsi trois fortes catégories des travailleuses de chez nous. Puis, ayant pesé ensemble les responsabilités de chacune, loué les mérites, blâmé sans aigreur les excès, nous aimerons, concluant, former quelques vœux. Invitation à la réforme, s'il y a lieu, mais souhaits en tous les cas, et pour toutes, d'encouragement cordial. A toutes celles que la nécessité contraint de quitter l'asile chaud et sauveur du foyer, nous tendrons avec sympathie les deux mains. Pour la plupart d'entre nous, ce soir, elles sont besogneuses et fières ces mains, mais jamais lasses de se joindre en un acte de fraternel amour.

L'usine! Ce mot me remet tout de suite en mémoire les paroles graves, claires, faisant image, prononcées par Madame Gérin-Lajoie à la première Semaine Sociale du Canada, il y a deux ans. Madame Gérin-Lajoie, s'il vous en souvient, nous entretenait ce jour-là du "travail des femmes et des enfants dans la Province de Québec". En venant à l'usine, elle disait: "Quand la grande industrie tuant l'atelier familial, prit les rouets et les métiers et les riva à la manufacture, la femme et l'enfant qui avaient faim prirent le chemin de l'usine." L'on ne

saurait mieux peindre l'évolution profonde du travail féminin. Enlever les rouets et les métiers au foyer, où depuis des siècles ils bruissaient doucement, les river à l'usine, dans des locaux bruyants, sans grâce, étrangers à toute intimité, où les mains s'énervent, où le cœur ne s'alimente plus, où l'esprit ne peut tisser, paisible et discrètement sollicité par l'ambiance, les longs rêves d'avenir, ah! Mesdames, quelle poignante vérité se glissait sous de pittoresques expressions, quel fait indéniable traduisait le saisissant tableau! L'introduction du machinisme dans nos sociétés modernes, l'industrialisme venaient apprendre à l'auditoire les grandes causes de l'exil de la femme, de sa désertion du foyer dépouillé, appauvri, et dont on venait de ravir le labour chantant et sauveur.

La femme sortit donc. Pendant des années, elle s'adaptait tant bien que mal à ces changements, gros de conséquences pour elle, mais que l'on qualifiait très haut, partout, de progrès. Ses nouvelles conditions de travail en faisant ruisseler davantage son front délicat, promenaient devant ses yeux de dangereuses visions. Elle vit et elle entendit beaucoup, et tant qu'elle s'en montra blessée, on ne remarqua aucune ombre dans l'azur limpide de ses yeux. Mais elle s'endurcit au contact des brutalités de sa vie, mais surtout elle eut faim et dut pour y porter remède se plier aux pires servitudes morales et physiques. L'on connut des temps de honte et de "misère imméritée" pour la femme obligée de gagner son pain. L'on exploita sa faiblesse physique, sa détresse morale, son dénuement. Il y eut les cruautés du "sweating system", les agonies silencieuses de la peste blanche. Où donc étaient les bienfaitantes et chrétiennes corporations de jadis? Sous le nom de progrès allait-on reculer vers les pires barbaries? Lentement, bien lentement l'on s'émouvait. L'on en venait bien tard aux mesures curatives, puis préventives. En protégeant la femme, la mère, la Société devait comprendre pourtant qu'elle se protégeait elle-même. L'on intervint enfin! Légistes, économistes, hommes d'œuvres, de cœur et de pensée, élevèrent tour à tour la voix. Tout ce qui concerna le travail de la femme au dehors: temps, salaire, hygiène, conditions morales furent l'objet de minutieuses études. L'on eut à cœur de tourner une page navrante aux reproches sanglants, qui assombrissait l'histoire du travail. La situation de la travailleuse, susceptible certes de plus de perfectionnement, de justice, de moins d'égoïstes visées ou de mesquines concurrences, s'améliora dans presque tous les pays. Et c'est sans doute la constatation du bien accompli qui a fait dire à Madame Gérin-Lajoie dans le cours déjà cité: "Le travail industriel étant le travail le mieux règlementé, c'est peut-être à la manufacture que la femme et l'enfant travaillent dans les meilleures conditions hygiéniques et reçoivent la protection la plus efficace de la loi." Du reste, si vous vous enquêrez auprès des travailleuses elles-mêmes, si vous parcourez les nombreuses feuilles d'enquête des diverses associations professionnelles, si vous consultez les bulletins de travail au Canada, sans parler d'une visite aux usines, vous voyez se confirmer toutes ces assertions. Ainsi, nous constatons avec quel soin, dans les grandes usines, l'on se munit de salles à manger et de vestiaires uniquement réservés aux femmes; nous apprenons également que les heures d'entrée et de sortie des ouvrières diffèrent de celles des ouvriers. Et ainsi de suite. Ne sont-ce pas des contre-maîtresses qui distribuent et surveillent l'ouvrage, maintiennent le bon ordre? Peut-être

ici, serait-on tenté de désirer une formation morale très sérieuse de la part des contre-maîtresses. Elles exercent ou peuvent exercer une influence prépondérante chez les jeunes employées, chez celles surtout dont l'éducation domestique a été forcément abrégée ou mal orientée. Des conseils techniques, fort bien, l'on doit en offrir, c'est un devoir de justice, mais le mot encourageant, édifiant, qui réforme s'il y a lieu, cette aumône morale que toute femme de cœur et d'expérience glisse sans qu'il y paraisse, pourquoi toutes les contre-maîtresses, conscientes de leurs responsabilités ne s'y essaieraient-elles pas? Quelques-unes, je le sais, je les connais et les admire, ne négligent jamais cet apostolat social immédiat. Qu'elles aient donc plus d'imitatrices! A toutes celles qui portent le flambeau, si petit soit-il, à toutes celles qui dirigent et conseillent, il appartient de répandre de la lumière et d'indiquer les routes où moins d'embûches se cachent.

Concernant l'usine, il resterait encore à déplorer certains abus observés surtout dans le petit atelier qui échappe trop souvent au contrôle officiel, à l'inspection, à la plupart des mesures législatives.

Mais on peut en sortir du petit atelier n'est-ce pas, et aller frapper ailleurs, avec l'aide de certaines associations dont on se rapprochera et qui se font un devoir de secourir l'ouvrière en détresse. Pourquoi aussi ne pas s'acheminer vers les différentes œuvres de protection féminine qui montent fidèlement, admirablement la garde autour des travailleuses? Quelques-unes de ces œuvres ne s'intitulent-elles pas du nom reconfortant de "Foyer"? Qui en a respiré quelque temps l'atmosphère apaisante, saine, joyeuse même, ne l'oublie jamais. Ah! sans doute, tous les secours, toutes les bontés et les améliorations ne pourront faire que la travailleuse ne sente lourdement, rudement parfois, le poids de son épreuve, qu'elle ne murmure les mots si tristes que Georges Goyau met sur les lèvres de certains travailleurs peinant trop vivement et sans fruit: "Pourquoi, hélas! n'arrive-t-on point à gagner tout son pain, en suant de tout son front"? Il se trouvera de ces heures quelques-unes le savent, où seule, la résignation chrétienne adoucira la peine. Entendons-nous bien, cependant! Car la résignation si je l'aime et la glorifie, je ne voudrais pour rien au monde qu'elle ne devint pour une seule d'entre vous synonyme d'inertie ou de lâcheté! Aide-toi, le ciel t'aidera! Faisons notre devoir, tout notre devoir, acquérons de la compétence, puis lorsque cela sera nécessaire, lorsque des têtes sages ou blanches n'auront pas désapprouvé notre attitude, montons à l'assaut des justes revendications. Montons-y avec douceur, cette qualité nous convient mieux que toute autre, mais aussi tenons ferme. Ayons l'entêtement irrésistible des doux. Convainquons-nous de plus en plus que l'oppression servilement supportée est indigne de tout être qui se respecte. Les travailleurs ont leurs devoirs, cela est indéniable, mais les patrons ont les leurs aussi. N'est-ce pas, d'ailleurs, ce qui fait la force intime de l'Encyclique dont nous nous prévalons, d'avoir défini avec clarté, rappelé avec fermeté les devoirs réciproques de ceux qui commandent comme de ceux qui obéissent?

Alors, Mesdames, que conclure de tout ceci, sinon qu'à l'usine, à la grande usine particulièrement, les dangers et les misères extérieures étant moins à craindre aujourd'hui qu'autrefois, le péril viendrait surtout de soi, de son caractère plus ou moins bien trempé, de la richesse ou de la pénurie de sa vie intérieure, de légères

infirmités morales non combattues que le moindre encouragement à l'extérieur aggrave. Les grands désordres de l'ambiance disparus, verrons-nous les désordres intimes, qui empoussièrent si habilement l'âme commune, jeter leurs semences de défaite? J'avoue qu'ici sociologues et légistes déclareront leur intervention malhabile et impuissante. Et pour cause, ajouterons-nous en souriant. La déchéance individuelle s'accomplit d'abord lentement, et en toute liberté, dans le secret du cœur.

Cependant, l'esprit sagace, les yeux pénétrants et apitoyés du grand pontife Léon XIII ont vu et voulu prévenir quelques-uns des ravages intérieurs qui assaillent l'âme de la travailleuse. Il n'est plus question ici que de l'employée de manufacture, mais aussi de l'employée de magasin et de bureau. Paternellement Léon XIII recommande aux patrons "que rien ne vienne affaiblir en lui (le travailleur ou la travailleuse), l'esprit de famille ni les habitudes d'économie".

L'esprit de famille, c'est-à-dire, Mesdames, vous le savez, ce sentiment qui fait que malgré une existence libre, indépendante, agitée au dehors, l'on n'oublie jamais la profonde douceur de la maison, que l'on y revient avec joie, préférant à toute autre son atmosphère calme, où les bruits du dehors s'assourdissent, où la sollicitation des plaisirs frivoles demeurent sans force. L'esprit de famille, c'est-à-dire encore la certitude que l'on a besoin de la solitude chantante et saine du foyer pour refaire ses forces, se débarrasser des miasmes de la rue, renier les funestes compromissions, garder sa physionomie propre, celle que nos mères catholiques et françaises nous ont créée avec tant d'amour et de respect du passé, que le contact journalier de personnalités diverses et étrangères, uniformise, américanise, ajouterai-je même, non dans un sens péjoratif à l'égard de nos voisins. Car chaque race doit tenir à ses qualités foncières et se développer en harmonie avec elles. L'esprit de famille, enfin, c'est-à-dire cette conviction attendrie que l'on en demeure l'élué bénie, la gardienne irremplaçable, la consolatrice, le soutien, l'hôte toujours attendu.

Et les habitudes d'économie, dites, n'est-il pas urgent et sage de les rappeler? Toutefois, il faut le reconnaître le sens de l'économie se nuance souvent chez la femme d'un sentiment délicat envers celui, père, frère ou mari qui apporte à la maison l'or nécessaire à la subsistance. Ayant reçu ce qui représente, outre son propre labeur familial, le labeur d'un être cher, une femme de cœur sait qu'elle ne peut, sans blesser gravement la justice, le livrer à la folie du gaspillage. Elle s'adonne à l'économie d'abord par devoir puis peu à peu avec satisfaction. Cette sagesse plaît à sa raison aimante. Mais la travailleuse malheureusement, et en général, habituée jeune au maniement de l'argent en sent moins la valeur et ce qu'il a coûté d'effort. De plus elle est entraînée vers les déboursés futiles par son entourage, par le goût du plaisir, d'un peu de luxe. Tout facilite les impérieuses tentations. Ce qu'elle voit aux étalages, les fêtes dont on lui fait un alléchant récit, le cinéma où elle passe; ses yeux étincellent alors, son cœur bat. Elle a seize ans, vingt ans et trouve légitime de jouir un peu à la sortie du travail. Le souci d'un avenir très proche à préparer, de la mise en ménage, du trousseau, qu'en fait-elle donc l'imprévoyante et riense enfant? Si souvent, elle ne l'ignore pas pourtant, la travailleuse d'aujourd'hui c'est la ménagère de demain. Au foyer qu'elle fondera, c'est elle qui liera et déliera les cordons de la bourse. Coûte que coûte elle

dévoira faire bon visage à l'économie. Et puis si la vocation commune à la plupart des femmes lui est refusée, comment se suffirait-elle à elle-même, aux heures de chômage, de maladie, d'incapacités diverses, de fluctuations des salaires?

Que la travailleuse veuille donc réfléchir parfois à cette grave question de l'économie. Si elle le peut, si les obligations de famille ne sont pas trop lourdes, qu'elle la pratique sans plus tarder. Elle reconnaîtra vite les bienfaits d'un budget sagement équilibré. "L'économie, nous avouera-t-elle, quel frein intelligent à des désirs sans cesse renaissants, de plus en plus exigeants, quel clair regard jeté au-dessus des satisfactions égoïstes du moment et porté vers les réalités de la vie. Dur, pénible au début, l'économie a maintenant ses douceurs; son austérité est compensé par un sentiment de sécurité vis-à-vis des contingences malheureuses et soudaines de l'existence. Il implante en soi le goût de la modération, l'horreur du caprice, le respect de gains dus au travail consciencieux. L'économie, ah!..."

Je me souviens, Mesdames, qu'ayant obtenu, il y a quelques années, l'honneur d'une entrevue avec le R. P. Rutten, le grand organisateur du mouvement syndical belge, celui-ci, m'entendant parler d'associations professionnelles féminines s'exclamait aussitôt: "Mademoiselle, avez-vous une caisse dotale pour vos chères petites? C'est le salut, le moyen pour elle, chaque mois de faire une légère épargne. A l'heure du mariage, elles s'en trouveront si bien." Le R. P. Rutten recommandait donc lui aussi la pratique de l'économie pour les travailleuses. Hélas! pour un trop grand nombre je le sais et m'empresse de le noter, le chiffre dérisoire et cruel du salaire ne le permet pas. Et Léon XIII connaissait ces tristesses lorsqu'il déclarait: "Parmi les principaux devoirs du patron il faut mettre au premier rang celui de donner à chacun le salaire qui convient". Plus loin: "Que le riche et le patron, se souviennent qu'exploiter la pauvreté et la misère et spéculer sur l'indigence sont choses que réprouvent également les lois divines et humaines."

Mesdames, vous me pardonnerez d'insister ainsi sur l'économie. Mais j'ai lu dans une enquête récente, judicieusement faite, ce passage relatif à l'épargne chez les travailleuses: "Il est certain que l'économie n'est pas en honneur parmi bon nombre de travailleuses qui vivent au jour le jour, dépensant autant qu'elles gagnent, quitte à se laisser aller au découragement dans les crises de chômage". J'ai désiré, vous le comprenez, rapprocher de la substance de cet article quelques-unes des sages paroles de l'Encyclique que l'on m'avait expressément soulignées.

Cette question du salaire de famine, à laquelle je faisais à l'instant allusion, m'amène à vous parler de l'employée de magasin. A son sujet, tout, je crois, gravite autour de ce fait: la femme commis, en général, n'est pas assez rétribuée. Les désordres moraux que l'on déplore chez elle ont en ce fait leur source principale. J'en conviens sans peine. Tant de périls entourent déjà la travailleuse que cette question primordiale du salaire ne peut que les rendre plus aiguës, presque inévitables. Au dire de personnes d'expérience, très averties sur ces questions, telle est en effet la situation. "Peu de compétence maintenant bas les salaires, des salaires insuffisants jetant fatalement dans les pires compromissions, la pauvre employée qui crie famine, pour elle et pour les siens, est sevrée de tous les plaisirs, use ses forces à un labeur sans fin." L'on invoque encore contre elle le manque

d'aptitudes. L'employée devrait réfléchir avant d'entrer dans une maison de commerce, quelle qu'elle soit. Mais je vous le demande, y a-t-il donc tant de carrières ouvertes aux femmes qu'elles n'aient jamais que l'embaras du choix? Quant à son peu de formation technique, à son ignorance du métier, écoutons ce que déclare la feuille d'enquête citée déjà: "Indépendamment de la formation technique, il n'en reste pas moins vrai que certains groupes de travailleuses, celui des employées de magasin, par exemple, sont requises pendant des heures de travail très longues, pour des salaires si peu élevés, qu'on se demande comment elles peuvent vivre". Indépendamment de la formation technique!... Évidemment, car quel dilemme que cette question de la compétence chez la femme. Veut-elle se préparer à faire face aux sombres événements de la vie, elle est souvent regardée avec un sourire, la pauvre, pas du tout encouragée, et même parfois assaillie d'injustes reproches. Est-elle prise à l'improviste, alors elle doit accepter aux jours du malheur, ce qu'on veut bien lui offrir, n'ayant aucune qualification, où qu'elle se présente pour justifier un salaire tant soit peu élevé.

Mais revenons à l'employée de magasin. Ses heures de travail, très longues, avouons-le, constituent déjà un sérieux empêchement à l'acquisition des connaissances qu'on lui désire. Et puis la vision et le maniement journalier d'objets de luxe qui retiennent les yeux, font naître et entretiennent les désirs frivoles, le mirage d'une vie brillante et facile; le danger des promiscuités douteuses, de chefs de rayon peu réservés, sans scrupules, usant de leur autorité pour les motifs les moins avouables; l'heure tardive de la sortie qui livre aux hasards de la rue; que d'obstacles n'est-ce pas, des périls embrumant l'âme de l'employée et la laissant sans force devant toute initiative. Fort heureusement l'un des abus cités, concernant l'avance de l'heure, tend de plus en plus à disparaître. La fermeture de bonne heure se généralise et apporte son bienfait moralisateur.

Mais pourquoi, observerai-je, l'employée de magasin, en dépit de tout, à ses courts moments de loisir, ne frappent-elle pas à la porte d'associations professionnelles catholiques. Elle a tant à y gagner. Je suis toujours surprise qu'elle ne cherche pas à sortir de son isolement qui stérilise son moindre effort. Elle trouverait dans ces associations, outre une direction religieuse éclairée, une excellente formation intellectuelle, des moyens de perfectionnement technique nombreux. Que de cours l'on y institue! Elle contribuerait également à la caisse de secours qui pare aux crises de chômage et de maladie. Elle se solidariserait avec d'autres employées, ayant comme elle des revendications à formuler et cherchant à les justifier par plus de savoir et de sagesse. Elle se procurerait des distractions saines, des relations agréables, de très douces amitiés.

Mesdames, vous ayant entretenues trop brièvement de la situation morale de l'employée de magasin, je désire encore vous avouer ceci à son sujet: de toutes les travailleuses auxquelles ma sympathie est acquise, auxquelles je suis unie de coeur et de fait celles que j'admire le plus profondément ce sont les employées de magasin. Songez-y: presque constamment debout durant les longues heures de travail, elles doivent se prêter avec un sourire, beaucoup de politesse aux diverses demandes des clients; supporter leurs remarques désobligeantes, plus nombreuses que les paroles amènes; ne pas sembler voir l'humeur capricieuse, aigre, les mines hautaines, de clientes qu'elles savent pourtant entourées de bien-être, élé-

gamment vêtues et recevant de l'existence ses dons les meilleurs et les plus doux. Oh! ce sourire quelquefois triste, lointain, quelquefois légèrement blasée de jeunes employées de magasin, qu'il me navre! Témoin un jour d'une scène de dureté envers l'une d'entre elles, je fus tentée d'intervenir, de souffler à l'oreille de la jolie cliente inconsciente peut-être de son peu de charité, ces mots d'une pièce française bien connue: "Eh! aux qualités que vous exigez de votre serviteur, peu de maîtres seraient dignes de l'être". Je me suis ravisée, voyant l'employée poursuivre paisiblement son ouvrage, haussant à peine les épaules. Évidemment, elle en avait vu bien d'autres! J'entends que l'on murmure: "Quelquefois la scène se produit en sens contraire". Je le veux bien, nul n'est parfait. Mais en ce cas, que de raisons d'excuser, de ne pas jeter la pierre. Derrière le front assombri de la petite employée de magasin, quelle histoire lamentable gît souvent. Elle serre douloureusement le coeur de qui la connaît.

Mesdames, en voyant déambuler, accortes et gracieuses, à l'heure du lunch, les vaillantes employées de bureau, je songe malgré moi à Mlle Gimel, dactylographe, l'héroïne si finement décrite par M. René Bazin, dans un de ses romans. Ce fut vraiment une minute délicieuse le jour où j'aperçus à l'étalage d'un libraire ce livre prometteur: "Le mariage de Mlle Gimel, dactylographe". Je devinais de justes observations, des réflexions indulgentes, des leçons agréablement offertes, une intrigue d'amour dont une jolie dactylographe ferait tous les frais. Que voulez-vous, à cette époque, l'amour, les doux rêves d'avenir m'intéressaient beaucoup! L'ayant lu ce roman souriant, où le sérieux ne manquait pas, que l'on savourait comme un gâteau, un jour de fête, je ne pus m'empêcher de remarquer les nombreuses analogies rapprochant les travailleuses canadiennes de leurs soeurs françaises. "Nul ne saurait refuser, m'exclamai-je enthousiaste en fermant le volume, aux petites "dacs" de chez nous, la même grâce, la même sincérité d'accent, le clair regard averti de Mlle Gimel, dactylographe parisienne. Elle a au Canada, sans qu'il faille les chercher longtemps, de bien charmantes homonymes.

Hélas! on me dit qu'aujourd'hui, Mlle Gimel, — celle du Canada, — refuse le mariage s'il ne s'accompagne de grandes promesses de luxe. Elle fait la moue sur le camarade loyal, intelligent, maigre de fortune, peinant vaillamment, qui l'aimerait de tout son coeur, et aurait tant besoin de son aide, de son ingéniosité de ménagère alerte et aimante. Le joli bouquet de violettes que Mlle Gimel, rieuse et simple, piquait jadis à son corsage ne lui suffit plus. Il lui faut des fleurs de prix. Chaque jour elle s'habille de tissus recherchés, se décollette, complique ses plaisirs, lit, sans que son front s'en émeuve, tout ce qu'on lui présente, entend sans protester de libres propos, ne défend plus sa foi, qu'elle retrouve en baillant un peu, à une messe basse le dimanche. Le bonheur tapageur, brillant, superficiel lui apparaît enviable et digne de toutes les sollicitudes. Tout cela n'est-il pas pitoyable? Et comme elle rêve à faux, la pauvre Mlle Gimel de l'an de grâce 1922? Jadis on l'admirait lorsque certain de ses patrons, homme instruit, mais dont les principes ne valaient pas cher, se voyait, s'il y avait lieu tranquillement mis à sa place par un regard sérieux, un haussement d'épaules ironique. Non, certes, elle ne l'écoutait pas alors, et se réfugiait sereine dans son travail. Elle eut ouvert tout grands ses yeux candides et fins, si on lui eut appris qu'un passage de l'Encyclique condamnait les tentatives galantes, trop amicales des patrons.. Si on

lui eut dit alors : " Aux maîtres, il revient de veiller que la travailleuse ne soit point livrée à la séduction, ni aux sollicitations corruptrices", elle eut bondi puis fièrement répliqué : " Mais, dites, vous oubliez une chose, c'est qu'il faut à tout cela mon consentement, tacite ou non. L'on ne me fera même pas l'injure d'essayer. Je suis avertie. Je veille."

Un jour, me dit-on encore, elle se sentit par trop lasse, ennuyée, dégoûtée. Oh ! ce labeur quotidien invariablement le même !... Elle négligea de chercher où il le fallait le secours et l'antidote. Elle écouta la voix tentatrice. Elle sourit complaisamment à un compliment un peu vif. Le lendemain, on revint à la charge de façon plus marquée. Elle toléra encore. Tout cela progressait si facilement, insensiblement ! On la surveillait peu la petite "dac", on avait confiance en son énergie, en son âme honnête, fière et croyante. Elle se montrait telle depuis si longtemps. Qu'elle était loin de tout cela, cependant, en sa dépression morale contre laquelle elle ne se souciait plus de réagir. De concessions en concessions elle en vint un jour au bord de l'abîme. Un peu de vertige lui serra le cœur et les tempes. Elle fit quelques pas en arrière. Trop tard, hélas, trop tard ! Tant de roses aux épines dissimulées tapissaient le gouffre. Le capiteux parfum l'affolait déjà. Invinciblement elle y revint, se pencha... Pauvre Mlle Gimel, allait-elle donc sombrer, sans égard pour ceux qui la rappelaient, les yeux pleins de douloureux reproches ?

Dites, suis-je mal informée ? N'a-t-on pas grossi à plaisir des légèretés, des inconséquences sans lendemain ? Je le voudrais, certes. Mais ici, s'il y a de graves dangers à courir, si l'employée de bureau très libre, ne relève que trop souvent d'elle-même, je crois, par contre, qu'il y a beaucoup de ressources préventives. Sa défection morale n'est si triste que parce qu'elle est moins excusable. Généralement bien rétribuée, l'employée de bureau possède de plus le bienfait de l'instruction. Son intelligence, assouplie par l'étude, peut mieux mesurer la portée de ses actes, sa répercussion sur la vie de ceux qui l'entourent. Elle sait où elle va, où on la mène. Plus qu'en toute autre, le sens de la responsabilité morale en vient à s'affiner. Elle reconnaît bien vite, si vous causez avec elle, si vous vous adressez surtout à celles, très nombreuses, allez ! qui sont demeurées droites, braves et pieuses, que seules, une formation sérieuse de l'esprit et du caractère, une foi vivante, agissant maintenant dans le bon chemin.

Mais, ... si l'on parle avec tant d'austérité de l'employée de bureau, que dire des patrons qui ne respectent en elle, ni la femme, ni la travailleuse, soustraite, parfois si jeune, à la saine influence familiale ?

Finissons cependant sur un tableau plus consolant. Revoyons Mlle Gimel, dactylographe canadienne, repentante et transformée. Elle a revêtu ses jolies robes simples, et jette la grâce de sa présence au bureau, à la pension qui sera peut-être "Le Foyer", ou à la maison. Elle apporte où elle passe, du réconfort, de la douceur. Elle chante gaiement lorsqu'il fait du soleil, pleure lorsque l'épreuve fond sur ceux qu'elle aime ; a en la Providence qu'elle prie fidèlement matin et soir, une confiance qui la fait demeurer sereine quoi qu'il arrive. Elle se mariera peut-être, un jour. Son cœur délicat, son esprit fin, son humeur joyeuse feront les délices du "home". Elle ne se mariera peut-être pas. Elle donnera quand même son cœur. Elle ira vers toutes les misères, toutes les tristesses, tous les abandons. Elle sera la religieuse bienfaisante et sainte ; elle sera la vieille de-

moiselle apitoyée, clairvoyante, énergique, grondeuse si on l'y invite à la tâche, ardemment si on l'y appelle dans la famille et dans la société.

Je conclus brièvement. Nos travailleuses, en face de ce bilan moral, hâtivement dressé, peuvent relever la tête. Dans la société, nulle classe, somme toute, ne montre plus de bravoure, de bonté et d'intelligence. Les défections, quoi qu'on ait dit sont plus rares, parmi elles, que les exemples de beau et honnête labeur. Qu'elles continuent leur marche ascendante, ou qu'elles y reviennent si elles veulent bien se souvenir que "la première condition à réaliser, c'est la restauration des mœurs chrétiennes". Les leçons du petit catéchisme ne vieillissent pas dans notre mémoire si vite qu'on le croit, ni les sages leçons maternelles, ni les sermons entendus peut-être distraitemment, mais où la bonne parole jetait quand même sa semence. Dieu, lorsque sa grâce prévient, n'a nullement besoin de notre application laborieuse, où l'orgueil de bien faire a si souvent sa part.

Qu'elles continuent ou qu'elles se transforment, nos travailleuses, sachant que leur concours, si modeste soit-il, n'est pas étranger à la prospérité économique du pays. Leur collaboration mérite toute considération. Et puis des ouvrières habiles, des employées soucieuses de perfection technique et de culture générale, témoignent que le niveau général des esprits monte ; que le besoin de plus d'instruction professionnelle s'impose aux intelligences ; que les préoccupations de métier sortent de la routine, s'appliquent aux inventions utiles, aux méthodes fructueuses, mettent en évidence les ressources créatrices de la race.

Qu'elles continuent ou qu'elles se transforment nos chères travailleuses canadiennes-françaises qui puisent dans leur passé de beaux modèles de labeur. Qu'elles ont peiné, vous le savez, nos aïeules de France, avec joie, austérité simple, un sens moral et chrétien très délicat. Elle a peiné Marie Rollet, celle qui précéda toutes nos fermières, l'épouse du premier colon, Louis Hébert. Elle a peiné Jeanne Mance, la vaillante infirmière, seule à exercer durant dix-sept ans, à Ville-Marie, sa profession touchante. Elle fut peu favorisée des dons de la fortune, Jeanne Mance, puisque nous voyons Mme de Bullion prendre soin de son avenir. Et la vénérable Marguerite Bourgeoys, quelle constante activité dans le plus entier dénuement ! Partie de sa petite ville champenoise "sans sou ni maille", elle devient à bord du navire, en route pour la Nouvelle-France, une sorte de dépositaire générale auprès de la recrue de soldats. A Ville-Marie, on la retrouve "ménagère" dans la maison du gouverneur de Montréal, Paul de Chomedey. Plus tard, elle fait de l'enseignement primaire. Elle ne fondera enfin son admirable Congrégation Notre-Dame, qu'au milieu d'épreuves et d'embarras pécuniers.

Les travailleuses canadiennes-françaises qui ont de si nobles traditions y trouveront donc du réconfort, et toute leur fierté. Elles affineront de plus en plus leur sens moral parce que l'honneur de leur race, déjà en belle posture devant la postérité, l'exige impérieusement ; parce que le bon renom national, au point de vue de l'industrie, du commerce, des carrières libérales ou autres, veut de la tenue morale comme de la compétence du haut en bas de l'échelle chez l'ouvrière ou l'employée, comme chez le patron ; parce que, enfin, la religion, qui seule explique le pourquoi douloureux du "travail à la sueur de son front", met à ce même front une auréole de dignité, de droiture, parfois de sainteté que nous ne devrions jamais ternir.

Chronique des Oeuvres

Association professionnelle des Employées de manufactures.

Il nous fait plaisir de souligner le beau résultat obtenu par l'Association, l'année dernière, pour l'assistance nombreuse et assidue des élèves aux cours professionnels. Dans certaines paroisses les classes groupaient jusqu'à 60 élèves.

Une nouvelle secrétaire, Mlle Marguerite Saint-Onge, a été élue pour l'année qui commence.

* * *

Association professionnelle des Employées de bureaux.

Les cours professionnels recommenceront le 12 octobre prochain. Tous les lundis, mardis, mercredis et jeudis, des cours de langue française, de langue anglaise, de sténographie, de préparation au travail général de bureau, seront donnés à l'école Montcalm, angle des rues DeMontigny et St-Hubert.

* * *

Association professionnelle des Employées de magasins.

Les mêmes cours que l'an dernier, c'est-à-dire de langue anglaise et de comptabilité se donneront à l'école Montcalm, angle des rues DeMontigny et St-Hubert.

* * *

Fête annuelle de la Fédération.

La fête annuelle de la Fédération aura lieu le dernier dimanche d'octobre, le 29 à 8 hrs p.m. à la bibliothèque St-Sulpice.

Programme : Compte rendu du voyage à Rome par les déléguées de la Fédération.

Musique, déclamation.

Les abonnés de la Bonne Parole sont invités à y assister au même titre que les membres.

Ils doivent présenter à la porte le dernier exemplaire du journal qui admet deux personnes.

* * *

RAPPORT DU CONGRES.

Le rapport des travaux du congrès de l'Union Internationale des Ligues Catholiques féminines paraîtra en novembre. Le tirage en sera limité. Les personnes qui désirent s'en procurer un exemplaire doivent donner leur nom et adresse immédiatement au secrétariat de la Fédération, ch. 3 du Monument National.

* * *

ON NOUS OBLIGERAIT

Les personnes qui paient leur abonnement par chèque, nous éviteraient bien des ennuis en les faisant payables au pair.

A l'avance nous remercions tous ceux qui voudront bien tenir compte de ce détail.

* * *

Maison de Famille à Rome

pour jeunes filles catholiques, de langue française et anglaise, voulant faire un séjour de

quelques mois à ROME, pour compléter leur instruction par des Cours d'Art antique et religieux. Cours d'italien, arts d'agrément, excursions archéologiques.

OUVERTURE LE 15 OCTOBRE

Pour tous renseignements, s'adresser à la Supérieure des Religieuses de La Retraite, 4 Via Trente Aprile, Rome.

LIVRES A LIRE.

Récits et légendes par Mme Blanche Lamontagne-Beauregard.

Pour la première fois notre aimable poétesse, Blanche Lamontagne, vient de publier un petit volume de prose. Inutile de dire que cette prose reste encore très poétique, non seulement dans son inspiration, mais encore dans les images qu'elle exprime et dans la forme et l'harmonie qu'elle présente.

La simplicité les caractérise. Simplicité qui convient bien à des récits du terroir. Les teintes en sont délicates et légères. Ce sont autant de petites aquarelles sans aucune prétention mais d'où émane un charme tout particulier.

Le Spiritisme par J.-Ad. Sabourin, D.D. (St-Boniface) prix 25c.

"Nous assistons à une recrudescence de l'occultisme, nous dit l'auteur en citant un texte récemment publié, non plus seulement dans les pays Anglo-Saxons, qui sont la terre classique des spirites, mais encore chez les peuples qui, comme le Canada français, semblaient devoir se préserver plus longtemps d'un tel fléau."

Et parce que cette question est toute d'actualité et d'une importance morale incontestable, l'auteur la traite avec un visible souci d'apostolat. Ses pages sont vibrantes et font appel au plus profonds sentiments de notre foi chrétienne. Il veut convaincre et entraîner. Nous n'hésitons pas à croire que ses paroles feront lumière en beaucoup d'esprits incertains et porteront des fruits.

Il étudie d'abord consciencieusement les faits tels que présentés par des observateurs savants et autorisés. De plus ses études théologiques lui permettent d'y projeter des lumières vraiment pénétrantes.

Dans l'interprétation de ces faits, l'auteur connaît la prudence et la réserve qu'ils comportent. Mais sa droiture et son zèle sont impitoyables pour tout ce qui, grâce au mystère dont s'entoure cette science occulte, veut attenter à la bonne foi des âmes et aux réalités supérieures et certaines de notre vie spirituelle. Lisons et faisons lire!

Pour les Cercles d'Etude

LE COIN DES BONNES IDEES

Une erreur de typographie a substitué sous cette rubrique, le mois dernier, le mot "reformante" à "rayonnante". Nos lectrices, tout en souriant, auront sans doute deviné l'erreur.

Nous remettons au mois prochain, la publication de quelques réponses, de même que le rapport de la journée d'Etude.

Pour le Foyer

Causerie Médicale

La prévention des rhumes de cerveau, rhumes de gorge, bronchites. Inflammation de poumon, pneumonie, pleurésie et tuberculose.

par le Dr Léon Gérin-Lajoie.

Cette époque-ci de l'année est particulièrement favorable à l'écllosion des maladies du système respiratoire. L'automne est la saison par excellence des changements brusques de température avec ses refroidissements et son humidité, causes prédisposantes de presque toutes les affections dont nous sommes atteints. Mais il est généralement rare de voir une maladie souvent mortelle, débiter brusquement, sans qu'auparavant, il n'y ait eu un malaise léger, un dérangement "qui passera", qui affaiblit l'organisme et le rend apte à recevoir des germes très virulents contre lesquels l'économie ne peut résister.

Cette notion s'applique plus particulièrement aux maladies pulmonaires. Un simple rhume de cerveau ou de gorge, est fréquemment la porte d'entrée d'un mal qui terrassera les individus même les plus vigoureux. Chaque nouvelle irritation de la gorge ou du nez, est un degré plus grand d'affaiblissement pour ce qu'il est convenu d'appeler le système respiratoire. Il y va donc de notre meilleure santé, je dirai non seulement de bien soigner ces affections banales, mais ce qui mieux est, de les prévenir. Avec la disparition de l'été et les changements brusques de température, il est de l'intérêt de tout le monde d'être très prudent et de ne pas s'exposer à contracter une maladie qu'il nous est généralement si facile d'éviter. Pour *prévenir* les maladies, il suffit généralement d'user de son gros bon sens.

Vous sortez aujourd'hui en robe parce qu'il fait chaud. S'il fait froid le lendemain, n'allez pas revêtir le même costume. "Mais, me direz-vous, il va faire chaud dès dix heures et à midi nous crèverons de chaleur". D'accord, mais je répondrai, vous n'attraperez jamais un rhume d'avoir eu trop chaud, si toutefois, vous ne faites pas l'imprudence d'aller vous exposer dans un courant d'air sous prétexte qu'il y fait bon; mais vous pouvez contracter la maladie en vous exposant uniquement au froid, sans qu'immédiatement auparavant vous ayez eu très chaud. Il sera donc bon, pour se tenir au courant des variantes de température, de placer à l'extérieur de sa fenêtre, un thermomètre que l'on consultera tous les matins avant de faire sa toilette.

Avec l'automne, outre le froid, il nous arrive la pluie. Ah, la vilaine, elle est cause de bien des désordres, même généraux, dont souffrent grand nombre de nos femmes et jeunes filles. Mais c'est plus particulièrement au système pulmonaire qu'elle s'attaque et je la mets en cause indirecte pour nombre de pneumonie, d'inflammation de poumon, de pleurésie. Pourquoi? Parce que de nos jours il y a une mode absurde qui interdit le port de caoutchouc. C'est une mode de certains pays où la pluie est extrêmement rare et on l'a importée chez nous. Il faut la rejeter. Vous n'avez probablement jamais eu l'occasion de visiter, un jour de pluie, un vestiaire de médecins dans un hôpital, et un dispensaire quelconque de ce même hôpital. Vous y trouveriez là une occasion merveilleuse de constater ce que la profession médicale pense de cette mode qui tend à s'implanter chez nous. Neuf médecins sur dix portent des caoutchoucs; et neuf patient sur

dix n'en ont pas. Evidemment il y a là une anomalie. Ceux qui souffrent, qui viennent se faire traiter préfèrent parader en bas de soie et petits souliers, tandis que ceux qui traitent prennent un soin extrême de ne pas se "mouiller" les pieds. Mais question de santé à part: ne donnez-vous pas un meilleur rendement de travail si vous avez les pieds chauds et secs, plutôt que froids et humides? Car enfin, si vous vous rendez à l'ouvrage le matin et que vos chaussures boivent l'eau de la pluie, il arrive que le bas s'humidifie et vos pieds se glacent. Au contraire, le caoutchouc, qui s'enlève facilement une fois rentré à la maison ou au bureau, conserve l'imperméabilité et la chaleur du bas et du pied. Si toutefois, il vous arrive de "vous faire prendre par la pluie" à votre retour de l'ouvrage, comme cela peut arriver très fréquemment, n'hésitez pas à changer de chaussures et de bas, bien que ces derniers ne soient peut-être pas encore mouillés. Avec ces précautions, vous vous immuniserez contre les rhumes qui conduisent souvent à des maladies très sérieuses.

Avec l'approche du froid, les fenêtres des maisons se ferment une à une et restent closes. L'air intérieur se vicie rapidement et l'atmosphère inspirée est remplie de poussières et de microbes nocifs qui irritent fortement les muqueuses du nez, de la gorge ou des bronches, s'ils ne déterminent d'emblée un maladie plus grave. Il faut donc voir à renouveler l'atmosphère d'une chambre et le moyen le meilleur c'est d'y laisser pénétrer continuellement l'air extérieur. Les châssis anglais sont les plus favorables à ce genre de ventilation. Il suffit de laisser ceux-ci entr'ouvert d'un doigt en haut et d'un en bas. L'air froid plus lourd pénètre par le bas, circule dans la chambre, se réchauffe, monte vers le plafond et suivant le courant de l'atmosphère sort par le haut de la croisée. Les châssis français s'ils s'adaptent moins bien à ce mode d'aération, permettent cependant un changement continu d'air: il suffit de rapprocher le côté droit et le côté gauche de la croisée, jusqu'à ce qu'ils se rencontrent sur la ligne médiane. Un simple crochet, une ficelle et deux clous tiennent le châssis incomplètement fermé et l'air, comme tout à l'heure pour le châssis anglais, rentre par l'ouverture triangulaire du bas et sort par l'ouverture du haut.

Ces notions de ventilation, conservent leur plus grande valeur en hiver alors qu'il fait froid et que l'on oublie d'ouvrir les croisées. Les radiateurs généralement placés près des fenêtres servent à réchauffer l'atmosphère dès son entrée. Cependant s'il fait un froid intense, il est préférable, si l'on reste dans la chambre, de fermer très bien la croisée et de renouveler brusquement l'atmosphère en ouvrant la fenêtre toutes les heures environ et en évacuant l'appartement pour cinq ou dix minutes d'aération rapide.

L'habitude de coucher la fenêtre ouverte hiver comme été est excellente. A cette saison-ci, il faut se couvrir davantage dans son lit, pour que la chaleur du corps soit conservée toute la nuit. L'air pur respiré jour et nuit est la meilleure garantie contre les affections des voies respiratoires.

En résumé, *mieux vaut prévenir que guérir*. Contre les maladies de la gorge et des bronches, évitez de prendre froid et de rester les pieds humides et glacés. L'air vicié est nocif et l'atmosphère doit se renouveler continuellement dans un appartement. En dormant la fenêtre ouverte, vous vous immunisez contre les maladies pulmonaires.

PETITES FILLES DE LA MER...

Cette marine d'une prose toute poétique est extraite du dernier volume de Mme Blanche Lamontagne-Beauregard, intitulé "Récits et Légendes".

Petites filles de la mer, petites filles aux yeux bleus, deux petites socurs aux longues tresses qui pêchaient du poisson, au bout d'une île déserte. . . Leur image est vivante dans ma mémoire. Pourquoi? Je ne sais. . . Leur prunelle était bleue comme le flot, leurs cheveux bruns comme les algues, et leurs pieds nus, souples comme la vague elle-même. Je les vis par un clair matin de grand soleil. Un bateau paresseux, à lourdes voiles, nous avait amenés, pour un jour, dans la solitude sauvage de l'île X. Des rochers bruns, rouges et jaunes s'élevant, s'étendant, se crispant en formes bizarres au-dessus des flots.

Sur ces rochers, des épines-vinettes, des sapins, des genièvres, des petits fruits sauvages, des fleurs sombres, de l'herbe rude, pesante de sel. Au fond, l'horizon où grouille le flot, où bouillonne la vague, où hurle le vent, le grand vent si pur du large. A côté une lourde colonne d'arbres épais où semble s'arrêter la lumière. C'est derrière cette forêt que je découvris la maisonnette de pêcheurs et les deux petites filles qui, dans l'eau claire, pêchaient à la ligne.

Petites filles de la mer, petites filles aux yeux bleus! . . .

Elles avaient de longues jambes, de longs bras hâlés par l'air salin, un corps délicat et robuste, recouvert d'une robe mince dont on ne voyait plus la couleur. Leur visage était plein de soleil, et leurs cheveux, bruns et longs, dansaient, sur leurs épaules, au gré du vent. Deux petites psychées des grèves. . . Elles pêchaient avec une habileté étonnante. La ligne passait et repassait dans leurs mains, sans secousse. Elles avaient une façon à elles d'arracher sans trop le meurtrir le poisson qui, au bout du croc, agonisait en spasmes éblouissants. . . Deux petites fées. . . Leur peau brune s'ornementait peu à peu d'écailles d'argent, et l'eau ruisselait de leurs doigts, comme un long collier de diamants. . . Quelle vision de simplicité et de grâce! — "Pêchez-vous comme cela tous les jours, leur demandai-je, et par tous les temps?" — "Oh! oui, répondit la plus grande, surtout quand il fait sombre, au "montant", c'est dans ce temps-là que "ça mord" le plus. On ne fournit pas à appâter. La ligne jetée, un de pris, ça grouille dans le panier, ça donne une ambition. On pêche même le soir, des fois, jusqu'à la nuit. Quand les étoiles dansent dans l'eau, on croit que c'est la truite qui nous regarde avec des yeux clairs. . . Moi, je trouve cela beau". . . — Vous aimez donc beaucoup votre vie, vous y êtes attachées? — "Ah! oui, bien sûr! (Et elles me regardaient d'un air étonné, surprises que j'aie pu en douter). On aime ça rester nu-pieds dans l'eau toute la journée, rentrer mouillées jusqu'aux os, le soir. On aime se laisser monter la houle sur les jambes, se promener avec le grand large et faire face au vent. Des fois, quand le père va pêcher au large, c'est nous qui allons voir aux filets. Vous voyez, ils sont tout près d'ici. Histoire de sauter dans le chaland, de pousser un peu de la perche, et flie! flac! on est rendu! Des fois, le vent se fâche. Alors, on pense au père qui est au loin, mais on sait qu'il va revenir. . .

Petites filles de la mer, petites filles aux yeux bleus! . . .

— Tiens, me dis-je, mais c'est joli cette joie de vivre, cette gaieté de petites pauvrettes qui ne se lassent pas de leur horizon! . . . C'est une leçon. Si chacun voulait voir ainsi les beautés de sa vie et en oublier les laideurs! Si

chacun possédait la joie de vivre! Qu'importent les jours monotones ou méchants quand on a confiance en la vie. . . — "Alors on pense au père qui est loin mais on sait qu'il va revenir". Naïveté, foi, grandeur d'âme, beaux prismes qui brillent sur l'avenir. Mais je pensais aussi: "Pauvres petites, hélas! vous ne serez pas toujours jeunes, vous vieillirez, vous souffrirez. Votre père, peut-être va revenir de ses pêches au large, mais votre mari, le jeune pêcheur que vous épouserez pour sa douceur, pour son habileté à la rame, à l'écoute, peut-être lui, qu'un jour il ne reviendra pas. . . "On sait qu'il va revenir". . . Vous croirez longtemps à ce retour. Debout, sur les crans sauvages que rasant l'écume de la vague et l'aile de l'alouette, les bras levés, les cheveux à moitié défaits, faibles de crainte, fortes de foi, vous scruterez l'horizon où nulle voile ne se voit. Rien, rien, rien. . . Vous regarderez longtemps d'un oeil dévorant. Vous vous écraserez sur le dur rocher, vous attendrez des jours, des jours, des semaines, en vain. Alors, tout sera fini, et vous aurez le coeur brisé. Vous serez veuves de pêcheurs. Au fond de votre maisonnette grise, couleur de pluie, je vous vois, jeunes femmes aux yeux éteints, sanglotant près de la lampe qui fume dans la fenêtre petite et carrée. . .

Petites filles de la mer, petites filles aux yeux bleus! . . .

Mais la mer vous répondra. D'abord, vous la regarderez moins parce qu'elle vous aura fait tant de mal. Vous regarderez moins le large, lui qui vous aura pris votre amour, mais la pêche vous attirera par besoin, par nature. Vous retournerez à vos pêches et à vos filets. Oui, la mer vous reprendra; vous y êtes comme incorporées. La mer vit en vous, et vous vivez en elle. Vous oublierez vos larmes, vous retrouverez votre ancienne joie, du temps où vous pêchiez du poisson au bout d'une île déserte, petites filles de la mer, petites filles aux yeux bleus! . . .

AVIS IMPORTANT

Le secrétariat de la Fédération ne sera plus ouvert le matin, mais l'après-midi de deux à six heures, et le samedi, de deux à cinq heures.

Un grand nombre de revues locales et étrangères y sont à la disposition des membres des associations.

AVIS AUX ABONNEES

Les dames abonnées à la Bonne Parole peuvent devenir membre de la Fédération, sans contribution additionnelle, pourvu qu'elles s'inscrivent comme tels au secrétariat de la fédération. Elles recevront alors leur carte de convocation aux assemblées.

PROTÉGEZ VOTRE FAMILLE

Il est du devoir de tout homme d'assurer l'avenir de sa femme et de ses enfants en prélevant sur son gain hebdomadaire une somme fixe. Cette somme déposée régulièrement à la Banque s'accumule, porte intérêt et représente une protection contre la maladie et les accidents de la vie.

Ouvrez un compte à notre Département d'Épargne et protégez les vôtres.

BANQUE D'HOCHELAGA

fondée en 1874.

JARDINS D'HIVER

— Permettez que je vous accompagne à la cuisine, Jeanne, et que je me rende utile puisque vous voulez bien me livrer encore quelques-uns de vos secrets culinaires. Grâce à vous, je ferai des conserves et j'aurai, moi aussi, mes jardins d'hiver, bien modestes, il est vrai.

— Ne vous calomniez pas, ma petite amie; les échantillons de poires et de pêches que vous m'avez apportés sont réussis. Vous pourrez bientôt ajouter, à votre dépense, la gelée de fruits. Je vois qu'il vous tarde de passer du salon à la cuisine. Venez.

— Je vous suis. Voulez-vous que je pèle les pommes.

— On ne pèle pas les pommes qui doivent être mises en gelée. La pelure et le cœur des pommes contiennent de la pectine, et c'est cette substance qui, une fois cuite, donne, avec le sucre et l'acide, la vraie consistance à la gelée.

— Quelle cuisine attrayante vous avez! Mais, je crois que vous avez déjà commencé à préparer de bonnes choses?

— Ce que vous voyez est du jus de pommes. Pour l'obtenir, on fait bouillir les pommes, coupées en morceaux et recouvertes d'eau, jusqu'à ce qu'elles soient en purée. On met cette purée dans un sac de coton à fromage qu'on laisse égoutter 12 heures. Il s'agit alors de réduire le jus en gelée: c'est cette opération qui va nous occuper. Il y a sur le poêle 4 tasses de jus qui bout depuis 20 minutes; j'ajoute 2½ tasses de sucre chaud (on le met chauffer au four sans le laisser fondre). Vous remarquez que je me sers d'une casserole large et basse, afin de faciliter l'opération. Je laisse bouillir jusqu'à ce que deux gouttes tombent côte à côte de la cuiller... les voici! Je verse dans ces bocaux de verre; j'ajoute une cuillerée à dessert de zeste ou de chair d'orange. Quand la gelée sera refroidie, je la couvrirai de parafine.

— Et c'est déjà fini?

— C'est déjà fini. Pour mettre les raisins en gelée, vous les lavez, les mettez dans une casserole humectée d'eau, les écrasez à l'aide d'un pilon; laissez cuire jusqu'à ce que les pépins se détachent de la chair. Coulez dans un tamis fin. Prenez ce jus et finissez comme la gelée de pommes.

— L'art culinaire me paraît se simplifier.

— Vous avez si bien réussi à votre coup d'essai que je trouverais oiseux de vous donner plus de détails. Ayez confiance en vous, et tout ira bien.

— Vous allez bien finir par me donner cette confiance. Vous protestez, vous ne permettez jamais qu'on vous loue. Alors je vous quitte et vous remercie de grand cœur.

LA CIGALE.

La Petite Modiste

C'était la beauté qui l'amenait à la mode. Tout ce qu'il y a, pensait-elle, d'art et de patriotisme dans une façon de chapeau! Une Française, une Parisienne surtout, ne se coiffera jamais comme une femme qui ne l'est pas. De cette chose-là, les étrangers doivent prendre leur parti.

Ce fut une des premières joies de Jeanne... Choisir des formes, tourner, chiffonner des rubans, combiner des couleurs... tapoter, nouer, dénouer, faire de la beauté éphémère, mais de la beauté tout de même, mettre sur de la paille ou du feutre ce je ne sais quoi qui fait dire: "Oh! le joli chapeau!... quel goût!... quelle mise au point!..."

Pour se perfectionner, Jeanne s'attardait devant les magasins à la mode et devant ceux — plus beaux parfois — qui ne le sont pas, et où des chapeaux s'offrent à Jenny l'ouvrière pour 19, 23, 27, 29, 39 francs, etc

Elle se disait: "J'en ferai bien autant!"

Et elle faisait déjà mieux...

C'est ainsi qu'elle entra dans un magasin de modes, avec toute la fraîcheur de sa jeunesse, toute la poésie de ses illusions, toute sa foi d'enfant de Marie.

Oh! ce ne fut pas long! En une semaine, l'atelier, ses récits, ses livres, ses conversations versèrent sur ce printemps en fleur tout ce que peuvent supposer ceux qui connaissent un peu la "mode".

Son rêve gisait là, à ses pieds. Sa "première" l'avait jeté à terre et les autres l'avaient piétiné avec des petits ricanements passionnés, comme si l'Idéal les gênait.

En réalité, il les gênait comme une belle invitation qu'on refuse, ou une voix qu'on voudrait étouffer, et qui parle quand même.

Jeanne aurait pu courir les théâtres, les cinémas, se mal conduire, on ne lui aurait rien dit...

Mais elle allait à la messe!

Et cela agaçait.

Elle ne pouvait donc pas faire comme tout le monde, cette gosse!

* * *

En effet, Jeanne va à sa paroisse tous les matins.

Levée à l'Angelus, elle assiste à la messe de 7 heures dans le bas-côté de son église... messe calme, dite par le même prêtre, suivie par les mêmes personnes.

C'est la bonne heure de la banale journée, l'heure du matin... l'heure des prémices, l'heure de l'intimité (mystique) avec son Dieu, avec ses chers morts, avec elle-même... l'heure du silence, le coin de bleu où l'on fait, pour toute la longue corvée, provision d'idéal, de résignation et d'amour.

Parfois même, elle communie.

Alors elle s'en va loin... très loin, dans le pays de la définitive beauté..., jusque dans la terre d'oubli.

Ce jour-là, ses compagnes le devinent.

L'esprit tourmenté qui règne en elles les avertit tout bas: "Jeanne a encore communiqué!"

Et c'est un assaut d'agaceries, un besoin de salir ce bleu.

De quel droit est-elle pure, cette petite modiste? Pourquoi ne vit-elle pas sa vie? Est-ce qu'on a des instincts pour les brider? Ce qui nous dévore, nous, ne la dévore-t-il pas aussi?

"Vous êtes bête, Jeanne!... idiote!... crétine!"

— Vous croyez?...

— Regardez... nous, comme on s'amuse!..."

Tél. Plateau 5397

Heures de consultations:
de 2h, à 4h, et de 7h, à 8h. p.m.

Docteur Léon Gérin-Lajoie

Ancien assistant étranger à l'hôpital
de l'augirard Paris

Membre correspondant de la Société Anatomique de Paris
Assistant à la clinique gynécologique de l'hôpital N.-Dame.

251, rue Sherbrooke ouest

Montréal

La jeune fille sourit de ce sourire qui ne dit rien, et qui dit tout.

Mais il y a vraiment autour d'elle une atmosphère qui empêche les traits de porter, la boue d'éclabousser, la paix d'être troublée... comme si les anges de Dieu veillaient même là, dans cet atelier: "*Noli te tangere christos meos.* Ne touchez pas à mes petites saintes."

Aussi l'apostolat se fait à la barbe même du diable.

Quelques "petites mains", prises d'abord par entraînement ou timidité, viennent se réfugier à l'ombre lumineuse de la chrétienne.

D'autres n'osent pas, ou ne peuvent pas, et la regardent d'un oeil d'envie: "Une heure viendra peut-être..."

Et celles qui ont franchi l'irréparable finissent par la laisser tranquille, en disant: "Jeanne, c'est un numéro!"

Ce qui signifie: "Jeanne ne nous ressemble pas." Ce qui est déjà un résultat.

Et, de plus en plus, surtout depuis les oeuvres de midi, se multiplient ces "numéros-là" dans la mode et dans la couture, fleurs de bonté et de pureté, poussant là, par la grâce de Dieu.

Ils forment déjà un beau chiffre.

Puisse cette constatation aller un peu partout encourager les petites âmes à venir, chaque matin, près du tabernacle, chercher le soleil et la chaleur qui y sont enclos. Et qu'elles rayonnent ensuite doucement, fortement, par l'exemple et dans le silence.

Qui dira le bien que font, dans leur milieu, ces âmes profondes qu'on devine au travers des yeux clairs de certaines petites ouvrières?

PIERRE L'ERMITE.

Rod. Carrière, Henri Senécal

Opticiens et Optométristes
207 Est, Rue STE-CATHERINE
Entre les rues Ste-Elisabeth et Sanguinet
MONTREAL



Assortiment complet de lorgnons lunettes, yeux artificiels, lunettes marine et d'opéra. Aussi un grand choix de Thermomètres, Baromètres de toutes sortes, Hygromètres et Boussoles.

Salons privés pour l'ajustement des yeux artificiels.

CONSULTATIONS: A l'Hôtel-Dieu, par Rod. Carrière de 9.30 à 11 heures, excepté le mercredi et le samedi. Aux salons d'Optique, de 9 a.m. à 8 p.m., par Rod. Carrière de 1 p.m. à 5 p.m. Tél. Bell Est 2257.

Rendez-vous pris par téléphone

Nous Brodons, Nous Etampons.
Nous Perlons

Demandez toujours le meilleur coton Français: M. F. A.

Raoul Vennat

642, S.-Denis. — Tél. Bell Est 3065
Nous vendons toute la Musique Française

C.-J. GRENIER & Cie

Fabricants et Importateurs de Corsets. — Grand choix de gants pour dames.
401-403 est, STE-CATHERINE MONTREAL

TEL. UP 2187. TEL. Rés.: Up 1329
JOSEPH SAWYER
ARCHITECTE, MESUREUR et EVALUATEUR.
407, rue GUY, Montréal.

MAPPIN & WEBB LIMITED

BIJOUTIERS ET ORFEVRES
353, O. Ste-CATHERINE, Montréal
Catalogue en français sur demande.

J.-A. TEASDALE & CIE

Lits de plume, matelats neufs et réparés
DÉSINFECTION de la PLUME par la VAPEUR
après les maladies contagieuses
157, VISITATION, Montréal — Tél. Est 1916

La Banque Provinciale DU CANADA.

Siège social, 7 et 9, Place d'Armes, MONTRÉAL
Capital autorisé \$5,000,000.00
Capital payé et surplus 4,500,000.00

Honorable Sir *Hermidas Laporte, C.P.*, président,
M. *Tancrède Beincanu*, vice-président et directeur général,
L'honorable Sir *Alexandre Lacoste*, président du bureau de contrôle.

La seule Banque en CANADA ayant un bureau de contrôle pour son département d'épargne.

SUCCURSALES A MONTREAL.

346 est, rue Beaubien, angle St-Valier.
493 est, rue Bélanger, (Saint-Arsène).
1090, Boulevard Gouin, (Ahuntsic).
97, Boulevard Monk, (Ville Emard).
848 ouest, rue Notre-Dame, angle Richmond.
1333 ouest, rue Notre-Dame, (Ste-Cunégonde).
2120 ouest, rue Notre-Dame, (St-Henri).
742 est, rue Ontario, angle Panet.
408 est, rue Rachel, angle St-Hubert.
103 est, rue Roy, (St-Louis-de-France).
392 est, rue Ste-Catherine, près St-Hubert.
1022 est, rue Ste-Catherine, angle Dorion.
2530 est, rue Ste-Catherine, (Maisonnette).
Angle des rues Ethel et Church, Verdun.



HARNAIS, VALISES,
SACS DE VOYAGE, SELLES.

LAMONTAGNE LIMITEE

Bloc Balmoral 338, N.-Dame ouest

Salon Dentaire moderne
Dr GASTON GUILLEMETTE

187 St-Denis, angle Ste-Catherine.
Ouvert tous les soirs. Tél. Est 7403
Examens gratuits. Travaux garantis.

The Queen's Jubilee Laundry

CREVIER & FRERES, Props.
53-55-57-59 ouest, Av LAURIER angle St-Urbain
TELEPHONE EST 2220

G.-J. PAPILLON

Manufacturier de fourrures
Notre assortiment est le plus complet que vous n'auriez trouvé. 181 OUEST, AV LAURIER
Tél. St-Louis 104. Près avenue du Parc

L.-G. St-Jean Cie Limitée
MEUBLES

20 ouest, Notre-Dame MONTREAL.
Téléphone Main 1756

Tél. St-Louis 8328
MAUBORGNE, FAUSTIN et Cie
Ouvrage en broche

Ouvrage garanti et délivré promptement.
1693, rue SAINT-DENIS Montréal

Téléphones: Est 1878, 3241

ED. GERNAEY, Fleuriste

108 et 110 est, rue S.-Catherine
MONTREAL.

Spécialité: Tributs floraux en cire.

Phone Est 4604 w

J. H. GALIPEAU

Marchand-Tailleur
pour Dames et Messieurs.
269, rue Saint-Denis, — Montréal.
Tél. St-Louis 1253

HENRY BIRKS & SON Ltd.

PHILIPS SQUARE

Fabrication, réparation d'articles d'églises,

Insignes de société, Croix, etc.

Une spécialité de dorure et placage.

Commandes respectueusement sollicitées.

HECTOR - L. DERY

17 est, Notre-Dame MONTREAL

Graines de semences.

:-: CATALOGUE GRATIS :-:

Lorsque vous ne pouvez pas manger chez vous, venez

Au CAFETERIA du Canada Limitée

Angle Bleury et Ste-Catherine Ouest

MONTREAL

A LOUER.

PUNDE & BOEHM

COIFFEURS PARFUMEURS

Ondulation permanente, Nestle

ouvrage de première classe

182, rue Peel, 262 est, Ste-Catherine

Phone Up. 3161 — Phone Est 6320

BELL TEL. ST-LOUIS 2495

*Fourrures réparées, à ordre — une spécialité***A. Boudreau,**

CHAPEAUX ET FOURRURES

1657, boulevard St-Laurent, MONTREAL

VOUS trouverez tout ce qu'il vous

faut chez

ALMY'S
LE PLUS GRAND MAGASIN DE MONTREAL

A LOUER

FILIATRAULT

Tapis — Linoleums — Rideaux

Cinquantième Anniversaire

429, Boul. St-Laurent. Tél. Est 635

LAIT CLARIFIÉ**PASTEURISÉ****CREME, BEURRE****OEUFS****CREME A LA GLACE****J.-J. JOUBERT**

LIMITÉE

975, rue SAINT-ANDRÉ

Tél. Bell, Est 6400.

J.-B. BAILLARGEON

(Camionnages)

La plus grande organisation de transport
329 est, rue ONTARIO — — — — Montréal

Tél. Est 7676 JOS. RONDEAU

La Pâtisserie Française

Bonbons, Chocolats,

Table d'hôte fixe et à la carte.

328 est, Ste-Catherine, Montréal.

Produits Amieux-Frères

TOUJOURS

A
MIEUXPoissons — Volailles — Gibiers
Viandes — Plats-Froids — Pâtés
Légumes — Sauces.PLATS FRANCAIS PREPARES PAR
DES CHEFS DE CUISINE EMERITES.

Se trouvent chez votre fournisseur

DEPOSITAIRES:

HUDON HÉBERT & CIE Ltée

Importation et Gros en Alimentation

MONTREAL

*Vous trouverez un choix considérable de
Produits Pharmaceutiques purs*REMEDES BREVETES, CHOCOLATS,
KODAKS, ARTICLES DE TOI-
LETTE A PRIX REDUITS.**LA PHARMACIE****MODELE DE GOYER**

184, est S.-CATHERINE

Porte voisine de la rue Ste-Elisabeth

Téléphone: Est 4940, 3208, 4275.

VIVE LA CANADIENNEParmi les qualités qui ont distingué
nos mères canadiennes nous devons
remarquer, entre autres, celle d'avoir
été économes et leur en rendre hom-
mage.

JEUNES FILLES, JEUNES MERES

Tenez à l'honneur de continuer ce bel
exemple.Pour pratiquer l'ECONOMIE il n'y a pas
de moyen plus efficace que d'ouvrir un
compte à**LA BANQUE D'EPARGNE**De la Cité et du District de
Montréal.Nous vous réservons toujours le meil-
leur accueil quelques petites que soient
les économies que vous voudrez bien
nous confier.Nous vous donnons la sécurité la plus
certaine.Bureau Principal et Le gérant général,
seize succursales à A.-P. L'Espérance,
Montréal.Faites vos achats à nos magasins et épar-
gnez de l'argent.**Dupuis Frères**

"Le Magasin du Peuple"

rue S.-CATHERINE, angle S.-ANDRE

La Société Coopérative de Frais Funéraires

242 est, rue Ste-Catherine — Téléphone Est 1235 — MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province
de Québec le 16 août 1895

ASSURANCE FUNÉRAIRE

Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par
le Parlement de la Province de Québec, le 22 décembre 1916.

Système de Polices Acquittées ou Système de Polices à Vie entière.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises
de \$50.00, \$100.00 et \$150.00Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES
approuvé par le Gouvernement.

DÉPÔT DE \$25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire
autorisée par le Gouvernement.

Nos Institutions Nationales.

LA SOCIÉTÉ DES

Artisans Canadiens-Français20, rue SAINT-DENIS,
MONTREAL*La plus forte société française d'assu-
rance mutuelle sur la vie en Amé-
rique. Fondée le 28 décembre 1876.*La Société émet tous les plans d'assu-
rance pour les hommes, les femmes et les
enfants.La garantie qu'elle offre à ses assurés et
à ses rentiers viagers est hors de pair.

A LOUER

J. A. D. GODBOUT

PHARMACIEN

Prescriptions remplies avec soin.

Angle des rues Craig et St-Denis

Tél. 5884

GARAGE LALONDE

Automobile à louer jour et nuit

Prix très modérés

1590, boul. St-Laurent, Montréal

Tél. St-Louis 899, 7821

P. POULIN & Cie Limitée

GROS ET DETAIL

Volaille, Gibier, Oeufs et Plume

36-39, Marché Bonsecours — Main 7107